

« Aucune tête de mort n'enferme mon cerveau »
Entretien avec François Meyronnis

Filippo Palumbo

Numéro 241, été 2012

Littérature, métaphysique, sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67229ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Palumbo, F. (2012). « Aucune tête de mort n'enferme mon cerveau » : entretien avec François Meyronnis. *Spirale*, (241), 44–47.

« Aucune tête de mort n'enferme mon cerveau »

Entretien avec François Meyronnis

PROPOS RECUEILLIS PAR FILIPPO PALUMBO

SPIRALE — Commençons par *L'Axe du Néant*. Dans la dernière partie de ce livre vous présentez une idée saisissante. Je me permets de la résumer comme suit : selon vous, l'homme ne coïncide pas avec le corps prédestiné à l'enterrement — avec le cadavre « *né pour la tombe* ». Il porte en lui-même, caché dans sa constitution interne, un « *élément de scission* » — quelque chose qui n'a rien à voir avec la psychologie, mais qui se fonde plutôt « *sur une certaine manière d'opérer avec le langage* ». Cet élément de scission, vous l'appellez « *cerveau parallèle* » et vous le décrivez comme un organe fait de matière *pneumatique* — la même matière dont sont faits les simulacres qui prolifèrent dans les œuvres littéraires. Or, puisque le « *cerveau parallèle* » n'a pas un air tout à fait humain, il a été invariablement nié et occulté par les professionnels de la pensée. D'un geste constant, la tradition occidentale — uniquement soucieuse de construire la religion monothéiste du libre arbitre — a verrouillé toute voie d'accès à cet organe subtil et elle a cloîtré « *l'humanoïde* » à l'intérieur d'une « *définition zoologique* ». Pourtant, en dépit de cette offensive millénaire menée contre la double constitution de l'individualité intégrale, depuis toujours quelques rares réfractaires veillent à ce que le pont reliant l'homme au « *cerveau parallèle* » ne tombe pas en ruine. On pourrait dire, sans doute, que vous faites vous-même partie de cette descendance illégitime et apocryphe de réfractaires qui s'opposent à la transformation du vivant en une unité monodimensionnelle. D'où tenez-vous le symbole du « *cerveau parallèle* » ? Pourrait-on inscrire vos idées concernant le cerveau parallèle à l'intérieur de la grande tradition de l'*Imaginatio vera* — tradition que l'on peut suivre à rebours jusqu'à Ibn' Arabi, en passant par l'idéalisme magique de Novalis, par Lautréamont, par la mystique du « *corps de gloire* » ?

FRANÇOIS MEYRONNIS — D'où je tiens ce curieux concept de « *cerveau parallèle* » ? Eh bien, de mon premier roman — de *Ma tête en liberté*. J'y évoque la possibilité, dès le chapitre 1, de soustraire une tête à la biologie animale : de chercher le passage introuvable « *qui sépare le cerveau organique du CERVEAU PARALLÈLE* ». En écrivant, je me suis rendu compte que je ne faisais plus corps avec mon corps, en tout cas au sens où la société prétend m'en assigner un. Soyons précis : le corps anatomique, auquel la science voudrait me river — qui n'est rien d'autre qu'un cadavre à disséquer — est remis en jeu différemment par la parole en train de se

parler. Mon cerveau s'est pris à flotter, détaché de la masse et du poids ; à planer au-dessus de la carcasse, cette « *petite cage d'os engorgée de chair* ». Le corps de l'être parlant n'est pas celui de l'anatomie ; c'est un autre corps, pulsé, fait de souffles et de voix, et dont les os, la chair et le sang ont part eux aussi aux invisibles. Cœur et cerveau, par exemple, ne sont pas seulement ces organes qu'évoque la science. Mais de véritables puissances spirituelles.

Tout à fait autre chose que des organes, en somme.

Le cerveau que met en jeu une parole libre est *délié* : aucune tête de mort ne l'enferme.

Je relève d'abord de ma parole, ou plutôt de la parole qui parle en moi ; certainement pas d'une espèce, ou d'un genre. Impossible de me verrouiller dans une définition grégaire, sociale ou même zoologique. Et donc de me rabattre sur un corps animal, pris dans la série des corps.

Ce que je nomme « *cerveau parallèle* » diverge radicalement du « *cerveau organique* », simple machinerie de cellules nerveuses. Rien à voir non plus avec ce qu'on appelle, parmi les biologistes, « *cerveau neuronal* ».

Vous parlez d'Ibn'Arabi. Le « *cerveau parallèle* », en effet, n'est pas sans lien avec son *âlâm al-mithal* — ou « *monde imaginal* », comme le traduit Henry Corbin. Comme lui, je ressens que cette existence est tangente à chaque instant à d'autres univers ; que des seuils me font pénétrer dans des mondes nouveaux — des intermondes, où l'on ne peut advenir que par des naissances spirituelles — à condition, comme disent les soufis, de franchir la montagne du Qâf et d'atteindre la Source de vie.

Dans cette contrée interstitielle, ce qui a eu lieu et ce qui sera affluant, ensemble, dans le présent — le temps n'est plus ni linéaire ni irréversible, comme on nous dresse à le croire.

Le propre du *ârîf* — de l'initié soufi — consiste à se mouvoir dans la nervure du temps, dans sa dimension *intercalaire*. Cette faculté devrait intéresser tout écrivain sérieux, même si la pression sociale le décourage de suivre cette voie : en effet, qu'il y ait autant de richesses — une « *immense opulence inquestionnable* », comme dirait Rimbaud —, bref

qu'un tel trésor s'ouvre à tout moment à qui se tourne vers l'« *or du temps* », voilà ce qu'aucune société — surtout pas la nôtre, repliée sur elle-même et n'admettant que soi — ne peut endurer. D'ailleurs, rien ne prouve qu'un psychisme humain, étayé socialement, le puisse. D'une certaine façon, un individu a toujours *intérêt* à sa misère, à se rabougrir dans le tassement. Les pires, à cet égard, étant ceux qu'obnubile le chiffre de l'accumulation, les enrichis, les voraces — ceux que l'argent tient.

SPIRALE — À plusieurs reprises, dans vos livres, vous laissez entendre que la mort ne relève pas de la biologie. Elle n'est qu'un contrecoup, le corollaire d'une tentative de fuite. Dans *Brève attaque du vif*, vous écrivez ceci : « *ils ont cru qu'en refermant la vie sur elle-même, ils enverraient se coucher la mort. N'avaient pas saisi qu'à décréter la vie "autonome", on la raccorde par l'intérieur aux enfers. Depuis, on les tient par le fond, comme il faut* ». En d'autres termes : la mort n'est jamais absolument réelle. Elle ne possède pas un contenu qui lui serait propre. Elle est l'ombre que produit involontairement un Sujet soucieux de se retrancher dans la protection de soi. Or vous suggérez que faire un saut par-dessus la mort, cela est possible. Qu'entendez-vous par là au juste ? Est-ce que cela a quelque chose à voir avec la littérature ?

FRANÇOIS MEYRONNIS — Oui, il y a beaucoup d'illusions dans la « *croyance* » à la mort. Car ce préjugé est d'abord une illusion, et plus récente qu'on ne le pense. On croit véritablement à la mort depuis qu'on s'est mis à croire dans la société — depuis, en un mot, que la société a pris la place du supposé « Dieu ».

Un chrétien ne croit pas à la mort, mais à une parole qui a vaincu le cadavre en nous. Un juif ne croit pas non plus à la mort. Ni un musulman. Les païens non plus ne croyaient pas à la mort. Dans la Chine traditionnelle, on ne croyait pas à la mort. Ni dans l'Inde des Vedas. Les Africains, eux, n'ont jamais cru à la mort.

Il s'agit donc d'une « *croyance* » récente et qui s'est répandue à partir de l'Occident.

Écrire, au sens où je l'entends, c'est ne pas être *prédestiné au cercueil* — c'est ne pas croire à la mort au milieu de gens de plus en plus crédules, et d'ailleurs sans aucune conscience de leur crédulité.

Là où il y a littérature, on encourt donc le risque de ne pas être compris, de devenir toujours plus limpide, implacablement, et d'autant moins saisissable.

Il est certain que nos portes de chair sur le monde, un jour, seront condamnées. Aucune dénégation, à cet égard. Seulement, comme l'ont très bien montré les épicuriens, *la mort n'est pas un fait* — mais un point limite. C'est un *non-état*.

Difficile, vraiment, de penser la mort depuis la béance même. J'ai essayé de le faire, de manière réflexive, dans *L'Axe du Néant* ; et d'une autre façon, directement sensible, dans *Brève attaque du vif*. Il me semble comique, entre

nous, que les humanoïdes ruminent interminablement leur crainte de mourir — vivent, de plus en plus, dans la hantise de leur fin —, *alors qu'ils ne peuvent se la représenter qu'à partir de celle d'autrui*. Chacun anticipe la mort du semblable, et ce remâchage continu confère son assise à la société. Tout le monde attend que l'autre crève, les plus audacieux allant jusqu'au crime. Mais ce n'est qu'une hallucination collective. Sa propre mort, n'importe qui s'en fait image à partir de celle du semblable, et c'est en cela qu'il est *n'importe qui*.

J'invite à s'extraire du fond de mort, ce mirage sur lequel reposent les sociétés, les familles, la plupart des liens. Et j'apporte une *bonne nouvelle* — la mort a beau être le « *Maître absolu* », comme dit Hegel, on peut ne pas se laisser captiver par elle — car il est loisible à chacun de *captiver ce qui captive*. Il y a, dans la parole, de plus en plus enfouie, cette possibilité.

Celui qui n'a pas d'autre perspective que la colline blanche du cimetière se juge, et atteste le mauvais rapport qu'il a avec le temps. Une certaine idée de LA mort le domine ; mais cette idée n'est qu'une chimère, nourrie par ses faiblesses. J'appelle LA mort cette platitude du *On meurt*, qui établit une prétendue égalité entre les êtres parlants, au prétexte que chacun équivaut à n'importe qui sur la pente qui descend vers le trou.

SPIRALE — *Brève attaque du vif* décrit clandestinement un voyage *post-mortem*, une plongée schizoïde au fond d'un gouffre sinistre. Dans ce roman vous réveillez la phénoménologie gnostique de la confrontation avec les Archontes, avec les Seigneurs de la destinée qui nous prennent en charge à la naissance. Ici, c'est comme si l'on entrait dans la salle secrète où sont les machines infernales occultées par la tradition de l'Occident — dans le monde interstitiel du *Bardo*, là où se joue la partie décisive pour le salut. L'ancien symbolisme gnostique concernant la libération en vie est devenu quasi inintelligible pour l'homme contemporain. Pourtant, les déterminismes clandestins qui l'embrochent et qui le condamnent à une « *existence en proie aux tics, à la stéréotypie et à l'affaissement* » (*L'Axe du Néant*) sont toujours là. Et puisque l'homme ne les reconnaît plus, ne sait plus comment les nommer — comment leur mettre un joug —, ils peuvent envelopper dans leur toile néantisante tout ce qui existe. Sommes-nous désormais irréversiblement parasités par le *Négatif* ? Est-ce là ce à quoi vous pensez lorsque vous affirmez qu'aujourd'hui on ne peut plus rejouer le coup du dadaïsme, le coup de la négation du Néant ? Comment se libérer, dans ce nouveau contexte ? S'agit-il de passer par l'épreuve la plus inconfortable — et, à la fois, la plus dangereuse —, celle qui consiste à jouer avec le *Négatif*, à chercher la délivrance dans la voie même de ce qui nous entrave ? N'est-ce pas là ce que l'Orient appelait la « *voie de la main gauche* » ? L'ouverture aux idoles et aux fantasmagories du cerveau parallèle : est-ce là la véritable expérience du Néant à laquelle vous faites constamment allusion, l'expérience du Néant que la tradition n'a jamais voulu accréditer officiellement et qui permettrait de désenvolter le sortilège nihiliste ?

FRANÇOIS MEYRONNIS — Vous le dites très bien : dans *Brève attaque du vif*, j'ai voulu entrer dans la salle secrète où sont les machines. La plupart des romans publiés aujourd'hui, je l'avoue, me tombent des mains. Ils décrivent une « réalité » qui a déjà, en tant que telle, *disparu* ; et cela dans une langue abrasée de toute force, aplatie, mangée par la « communication » (à laquelle elle se réduit désormais). Il s'agit d'un phénomène planétaire, et qui ne concerne pas seulement la France. La littérature est rabougrie, laminée, rendue compatible avec le règne de la marchandise. Cela participe d'un grand appauvrissement symbolique.

Et on devine que cet appauvrissement a une contrepartie spirituelle, d'autant qu'il s'accompagne d'un calibrage mental et d'une sorte de galvanisation somnambulique incessante.

Des « histoires », quant à eux, les médias en racontent. Et ils les répercutent sans arrêt, faisant vivre dans nos esprits, continuellement, des personnages qui nous *occupent* comme des incubes et des succubes. Chefs d'État, terroristes, sportifs, milliardaires, acteurs de cinéma ou vedettes du rock, voilà autant de fictions conçues pour prendre part au grand récit médiatique — et qui embrayent sur les foules pendant un temps plus ou moins long. Par rapport à ce geyser narratif, que peuvent les romanciers ? Le plus souvent, ils *retardent*. Ils retardent d'autant plus que tout a lieu désormais dans un présent perpétuel, diffracté par le temps spectral des réseaux.

Mon choix, dans *Brève attaque du vif*, a été de me confronter avec les Archontes, comme vous dites : avec les déterminismes sombres qui pèsent sur nos destins. Cela commence par un *bardo*, selon la formule en vigueur au Tibet, c'est-à-dire par un état intermédiaire, seuil du monde des morts. En contrepartie d'une maladresse par eux commise à son endroit, les Archontes gratifient le narrateur d'une *expérience chamanique* — comme Ulysse, chez Homère ; comme Énée chez Virgile ; et comme Dante, dans la *Comédie*, on lui offre la possibilité de voir ce qu'aucun vivant ne peut voir : rien de moins que le monde des morts.

Qu'en est-il du « *peuple éteint* », comme dirait Homère, dans une société qui, pour la première fois, ne pense plus l'enroulement des morts et des vivants, faute d'admettre un dehors à son propre fonctionnement ? Car nous relevons d'une société post-chrétienne qui, à rebours de toutes celles qui l'ont précédée, ne se représente d'aucune manière *l'autre côté* — échouant à le symboliser par des rites, des gestes, des paroles — et donc à échanger avec lui.

Les puissances du sombre, on ne les reconnaît plus — on ne les nomme plus — et c'est pour cela *qu'elles colonisent la vie*, au point d'en rendre possible, bientôt, la fabrication industrielle. Je suis parti de ce constat : plus la mort règne, et davantage elle devient *vivante*, en soumettant tout ce qui existe. Dans ces conditions, qu'arrive-t-il aux morts ? D'eux, on ne veut plus rien savoir, car on ne négocie plus rien avec les ombres. On les considère comme *négligeables*, on les laisse tomber.

Un écrivain sérieux doit se faire chaman, et prendre à revers la mise en condition des vivants. Comment, en effet, s'en tiendrait-il à cette mince pellicule qu'on présente encore comme la « réalité », et qui n'est plus qu'un décor usiné à la va-vite par les Archontes à travers la trame des réseaux ? À lui d'opérer sur les forces qui font vivre et mourir, de trouver un passage vers elles, fût-ce en creusant un trou pour relier cette vie-ci avec le séjour des spectres.

Nous vivons dans une société où l'ordre est lui-même un moment du désordre. Dès lors, comment rejouer la même partie que Dada, dont le jeu fou avec le néant visait à faire sauter les dernières redoutes d'une civilisation en train de s'écrouler au milieu des décombres ? Nous ne sommes plus en 1916, et toute l'histoire du XX^e siècle est *derrière* nous : une avant-garde qui se fixerait comme objectif de précipiter un écroulement *qui a déjà eu lieu* ne serait qu'une bulle de savon. En convoquant le néant, Dada, dans une Europe en proie aux massacres de la guerre industrielle, brisait les Tables de la Loi. Mais à quoi servirait de dynamiter un monde qui ne subsiste plus que par son dynamitage perpétuel ?

Le souffle du néant qui vibre dans le nihilisme planétaire est l'élément du risque. Il faut agir en lui, opérer sur lui. Une seule manière, à mon avis, d'égaliser le coup foudroyant des dadaïstes : ne plus subordonner le néant à la négation, essayer de le comprendre pour lui-même, alors qu'il va à l'encontre de toute définition, et comme expérience. Cela donne, sur un plan, *L'Axe du Néant* ; et sur l'autre, *Brève attaque du vif*. Le rapport entre ces deux livres est si complexe, met en jeu tellement de choses, qu'il pourrait faire l'objet, à lui seul, d'un livre.

SPIRALE — Vous affirmez que « *la sexualité de l'être parlant va aussi loin que le langage qu'il peut atteindre* ». Dans cette perspective particulière, la sexualité — telle que vous l'entendez — n'a rien à voir avec le fantasme de plénitude, avec le désir d'assemblage qui pousse les deux « *partenaires du coït* » à se cloîtrer dans « *l'hallucination copulatoire* », c'est-à-dire dans un rapport imaginé. Le corps amoureux, signalez-vous, n'est pas un corps physique (ou le simulacre d'un corps physique). Il échappe à l'anatomie. Il se tient dans l'invisible. Il « *ruisselle dans l'élément du réveil* », dans un « *creuset résurrectionnel* » dont la nature est essentiellement sonore — ou langagière. En d'autres termes, selon vous, l'Éros relève de la Parole. Mais d'une Parole non humaine, qui procède d'arrière-plans foncièrement obscurs et mystérieux. Dans *Prélude à la délivrance*, vous citez une petite querelle de famille qui eut lieu, il y a un siècle, entre Freud et Jung au sujet de la sexualité. Freud voulait utiliser la théorie sexuelle pour « *faire barrage à l'occultisme* » ; Jung voulait remonter à la source, tel un Plotin moderne. Remonter à la source, remplacer la théorie sexuelle par « *une érotique qui soit en même temps une poétique* » : tel est le chemin que vous indiquez — celui qui est le plus approprié à notre temps. Peut-on considérer ce chemin comme un chemin de « connaissance » ? La quête d'un désir qui ne serait plus traversé par le manque, n'est-ce pas là une voie « gnostique » — une voie qui conduit à se dégager de la

dualité, à anéantir l'ignorance, à éveiller en soi le rythme de la chose aimée (à devenir la chose aimée) ?

FRANÇOIS MEYRONNIS — On ne gagne rien à confondre le corps amoureux avec celui de l'anatomie, qui s'impose à partir des planches d'André Vésale au XVI^e siècle. Aucune civilisation, à part l'occidentale depuis les Temps modernes, n'a soumis les gestes de l'amour à une primauté organique. Pas une qui ne supposât un corps subtil, et donc aussi une initiation, en un mot une érotique — on le vérifie particulièrement en Chine et en Inde, où se développa une véritable connaissance ésotérique de la chose.

La croyance sexuelle ne remonte pas plus haut dans le passé que celle que nous mettons dans « LA mort », et probablement ces deux crédulités sont-elles collatérales et germaines. Le corps anatomique est celui que la science invente, et qui prendra l'aspect au XXI^e siècle d'un alliage entre ingénierie et biologie. Qu'il s'agisse au départ d'un cadavre livré à des disséquateurs devrait nous inciter à la méfiance — en tout cas, à ne jamais amalgamer corps anatomique et corps amoureux. Malheur à l'être de parole qui prendrait l'un pour l'autre ! Il aurait déjà compromis tout accès à l'amour.

C'est ce que j'essaie de montrer dans le dernier chapitre de *L'Axe du Néant* et dans *De l'extermination considérée comme un des beaux-arts*.

Le corps amoureux surgit à l'intersection du corps subtil et du corps charnel. Pour une part, il se tient en effet dans l'invisible ; et d'abord parce qu'il dépend de la rencontre qui agit à

son égard comme un levain. Octroyé par elle, le corps amoureux est événementiel. Il ne relève pas d'une factualité, telle la copulation. Et comme le comprenaient les kabbalistes, les taoïstes et les Grecs, il n'y a pas d'étreinte sans théophanie. Car un corps habité par la parole diffère absolument d'un organisme animal.

En disant cela, j'ai conscience que je m'éloigne de la « théorie sexuelle » à laquelle, face à Jung, s'agrippe Freud ; mais tant pis : comme dit Lautréamont, « dans la nouvelle science, chaque chose vient à son tour, telle est son excellence ».

Vous parlez d'une voie « gnostique » en ce qui me concerne. Comment vous donner tort ? Le savoir qui sauve, irréductible à quelque contenu que ce soit, a toujours été ce que je poursuis. Mes livres sont la forme que cette recherche a prise. Et je l'espère, en creux, la chose même qu'elle poursuit. Quant à anéantir l'« ignorance », on ne peut qu'y tendre tous les jours. Dans cette ignorance, nous avons été engendrés, et la société s'efforce de nous y maintenir à chaque instant : s'en extraire est la seule véritable activité antisociale. Mais celui qui est en possession de le faire doit anéantir pied à pied l'ignorance en soi, sous peine de ne jamais commencer à vivre.

Est « gnostique » celui qui sait qu'autour de lui la plupart des gens ne « vivent » pas, et qui tente de rompre ce sortilège en aiguisant à la fois sa manière de vivre et sa manière de parler.

Est « gnostique » celui qui devient son langage — et même celui dont le destin s'avère d'être la parole. †

Voyage au Bardo

DOSSIER 

PAR FILIPPO PALUMBO

BRÈVE ATTAQUE DU VIF de François Meyronnis
Gallimard, 133 p.

Monsieur voulait captiver ce qui captive, alors... oh !
— François Meyronnis

Cela peut se produire à n'importe quel moment. Même maintenant. Car rien ne vous sépare « de ce qui arrive ». Et lorsque ça vous tombe dessus, vous n'êtes plus avec « les englués de l'espèce ». Vous êtes « propulsés dehors », suspendus au-dessus d'un gouffre. Vous passez « de l'autre côté de la néantise », dans un intermonde mystérieux où les représentations accréditées par le « on-dit » se désarticulent sans ménagement — et la familiarité de l'individu avec le réel n'est plus qu'un « souvenir qui s'érode ». À l'intérieur de cet espace inédit, le Sujet n'est

plus le grand marionnettiste qui fait bouger les fils de la manifestation, selon son gré ; il est ravalé au rang de comparse à l'intérieur d'une fantasmagorie dont il ne connaît pas le scénario. C'est comme si, d'un seul coup, le filet des apparences se déchirait. « Déliés les nœuds, abattus les obstacles », écrit Meyronnis. Or vous voici plongés dans un néant abyssal, sans soutien ni repère. Maintenant, « tout s'éparpille par la faille ». Dans cette nouvelle ouverture qui échancre le monde ordinaire, « l'être humain n'est plus responsable de rien ». Il est pris en charge par des forces